Léon CABARET, Carnets de guerre d'un prêtre sarthois (1914-1919) et Jean-Marie CONSEIL, Un chouan dans les tranchées. Jean-Marie CONSEIL, prêtre breton au front

Frédéric Gugelot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/33525>

DOI : 10.4000/assr.33525

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 300-303

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Frédéric Gugelot, « Léon CABARET, Carnets de guerre d'un prêtre sarthois (1914-1919) et Jean-Marie CONSEIL, Un chouan dans les tranchées. Jean-Marie CONSEIL, prêtre breton au front », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 22 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/33525> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.33525>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Léon CABARET, Carnets de guerre d'un prêtre sarthois (1914-1919) et Jean-Marie CONSEIL, Un chouan dans les tranchées. Jean-Marie CONSEIL, prêtre breton au front

Frédéric Gugelot

RÉFÉRENCE

Léon CABARET, Carnets de guerre d'un prêtre sarthois (1914-1919), Robert Poinard (éd.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Mémoire commune », 2016, 608 p.

Jean-Marie CONSEIL, Un chouan dans les tranchées. Jean-Marie Conseil, prêtre breton au front (1914-1916), Corpus rassemblé et présenté par Nelly Blanchard, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Mémoire commune », 2017, 332 p.

- 1 La commémoration de la Grande Guerre engendre une pluie de publications, parmi lesquelles ces deux témoignages de prêtres à la guerre. Les clercs ne sont pas épargnés par le conflit. S'ils diffèrent par leur destin – le premier survit à la guerre, le second meurt en 1916 – bien des traits communs se dessinent derrière ces deux brancardiers. Né en 1878, Léon Cabaret, prêtre d'une paroisse de la Sarthe, est mobilisé dès août 1914, et démobilisé en février 1919. Versé dans le service de santé comme brancardier dans un régiment d'artillerie, après l'amendement Sixte-Quenin, il occupe des fonctions plus guerrières dans le même corps, mais il a conscience, même si la menace est réelle, d'avoir la chance d'être dans un régiment d'artillerie et non d'infanterie. Jean-Marie Conseil est né en 1884. Mobilisé aussi dès 1914 dans l'infanterie, il regrette pour sa part que son état de prêtre le mène vers les services de santé plutôt que de combat : « Mon rêve, étant en guerre, serait de combattre dans les rangs avec les camarades. Mais je

suis prêtre et comme tel je puis faire plus de bien dans le service du brancardier » (4 août 1914, Co 69). La moitié des prêtres sont versés dans les services sanitaires.

- 2 Les documents diffèrent par leur forme. Cabaret tient un journal pendant tout le conflit (600 pages), Conseil seulement du début de la guerre à octobre 1914. Ensuite, c'est la correspondance qui donne témoignage de sa guerre, mais une correspondance doublée de nombreux dessins, tableaux, d'excellente facture qui n'évoque pas directement le front, mais plutôt la vie quotidienne du soldat et les maisons et églises en ruines. Ces deux prêtres viennent de l'Ouest (Sarthe et Finistère) qu'ils définissent comme des régions encore christianisées. C'est d'autant plus vrai pour Conseil qu'il est dans un régiment breton : « La vieille foi bretonne se vivifie dans la souffrance » (13 sept. 1914, Co 105). Il note d'ailleurs combien la Champagne est une région « où Dieu et le Christ sont oubliés de beaucoup » (9 sept. 1914, Co, 99), alors que les populations du Nord sont « plus chrétiennes » (Co 130). Géographie religieuse empirique, mais non sans fondement.
- 3 Présent dans de nombreuses batailles de la guerre, en Artois en 1914-1915, dans la Somme et à Verdun en 1916, avant de soutenir les efforts italiens après Caporetto, le soldat Cabaret parcourt la guerre et chaque jour, ou presque, en témoigne. Il n'en dissimule pas les horreurs (conditions de la guerre, pénibilité, souffrances physiques et morales, dislocation des corps, récupération des cadavres). Conseil parcourt aussi le champ de bataille et transcende sans cesse la souffrance dans l'imitation du Christ. « Nous aurons assez vécu si nous avons été de vrais Christ un seul jour », écrit-il à son frère le 3 juillet 1915 (Co, 255). Ni Cabaret ni Conseil ne semblent jamais douter de la justesse de la lutte menée contre l'envahisseur. Cabaret joue un indéniable rôle de soutien des soldats, organise le culte, fait mémoire des morts (Ca 275, Ca 373) et accompagne les blessés : « Dans cette guerre, c'est l'élément spirituel, l'énergie morale, la volonté de continuer l'effort commencé qui domine tout » (18 avril 1916, Ca 341). Conseil insiste sur la notion de devoir du prêtre d'être avec les siens : « Nous avons accompagné nos paroissiens sur les champs de bataille ; il est juste et bon qu'on les suive dans la mort » (Co, 276). Les deux témoignent de la crainte d'être considérés comme des planqués. Cabaret combat l'idée que la guerre aurait été voulue par les prêtres pour punir la France (Ca 111), la rumeur infâme qu'ils seraient planqués : « On peut dire avec raison que les prêtres font la guerre et que chez eux il n'y a guère d'embusqués ! Ils savent faire le coup de feu et aussi se faire tuer » (28 novembre 1914, Ca 111). Dès le 7 octobre 1914, il note : « Toujours est-il qu'on ne nous accusera pas, nous prêtres, de n'avoir point fait notre devoir ; s'il est vrai que se donner la plus belle preuve d'amour c'est de faire le sacrifice de sa vie, on ne nous refusera pas au moins ce certificat de bon patriotisme » (Ca 68). Conseil pense de même : « Je suis mes camarades au lieu de rejoindre l'ambulance en arrière car j'éprouve une répugnance à les laisser avancer sans les accompagner. S'ils tombent, ils auront au moins le prêtre au milieu d'eux » (5 sept. 1914, Co 92). En bon prêtre, Cabaret se bat pour que les soldats obtiennent le repos le dimanche (le 21 mai 1916, Ca 352). « Tout mon travail est d'aider mes compagnons à souffrir et de leur procurer par là cette paix que le monde leur refuse » (Lettre du 16 août 1915, Co 264). Ils confessent, disent la messe, enterrent. Conseil précise dans une lettre du 14 février 1915 : « Rien de changé dans ma façon de faire la guerre. Je cherche les tombes, j'y plante des croix, le dimanche, je dis la messe et prêche dans une caverne » (Co 208).

- 4 Ces deux prêtres ne se distinguent pas de leurs confrères. Quelques éléments témoignent néanmoins de la volonté de dépasser les interdictions d'Église au nom des circonstances. Cabaret assure ainsi une messe pour un suicidé : « Les circonstances dans lesquelles nous nous débattons sont telles qu'il faut élargir son jugement et fermer les yeux pour bien des choses » (1^{er} septembre 1916, Ca 387). Il organise une cérémonie catholique pour un soldat juif (Ca 146) et musulman (Ca 390) : « J'enterre cette moitié d'homme [...]. Un prêtre catholique a fait pour le noir musulman sénégalais ce qu'il aurait fait pour le plus aimé de ses frères. Ali est venu ici pour nous défendre. La Somme a bu son sang [...]. Honneur et Gloire à cet obscur Sénégalais ! » (3 septembre 1916, Ca 390). Il se désole de son absence de sa paroisse même si sa gouvernante assure « les fonctions de "vicaire" » (Ca 432). Une jeune fille remplace son enfant de chœur permissionnaire : « Ainsi, pendant la guerre, j'aurai tout vu, même une jeune fille tenir près de moi la place que revendiquent quand ils le peuvent, officiers ou canonniers » (30 décembre 1916, Ca 439). Ces exceptions ne sont justifiées que par le contexte.
- 5 Leur haine de l'ennemi est clairement exprimée. Dieu est d'ailleurs du côté français : « Dieu a tant fait pour la France qu'il m'est interdit de croire qu'elle puisse disparaître sous une sordide avalanche de Boches » (Co 305). L'un souhaite la mort d'un blessé ennemi : « Que Dieu le prenne et tous les Boches avec lui ! » (17 mars 1915, Ca 194). Le 18 juillet 1915, il raconte qu'un obus tue trois ou quatre soldats allemands : « Les hommes sautent en l'air en bouillie probablement, et tous ici nous rigolons comme d'un tour innocent que nous viendrons de leur jouer », mais il ajoute, preuve qu'il a conscience de l'aspect peu évangélique de ce comportement : « Faire la guerre trop longtemps c'est s'exposer à la faire en barbares » (Ca 255). Les insultes pleuvent chez Conseil : sales boches, pirate boche, briseurs de cathédrale, insulteur de la mère du Petit Jésus, dernier des Huns, hordes, meutes, fauves et taupes Kolossales. Ils partagent l'idée d'un combat de la civilisation (française) contre la barbarie (allemande), défense mêlée de la France et du catholicisme : « Ces obus-là sont tellement boches qu'ils dévièrent plutôt que de rater un autel portable » (Co, 309). Dans une lettre du 21 juillet 1915, il écrit à son frère : « Je ne voudrai jamais retourner avant d'avoir participé à l'écrasement définitif de la Bochie » (Co 211). La guerre n'est pas qu'un enjeu de défense extérieure. Elle est surtout, pour ces deux prêtres patriotes, le moment où la France peut connaître sa rédemption : « La France est si coupable par ses persécutions ! Le dessein de Dieu n'est-il pas de l'humilier, de la châtier afin qu'elle demeure la fille aînée et repentante de son Église ? » (2 septembre 1914, Ca 39). Conseil reconnaît avoir « une conception providentielle de ce qui se passe » (24 sept. 1914, Co 120) et ajoute : « La France a oublié son Dieu et ce n'est que dans le malheur qu'elle saura le retrouver » (3 sept. 1914, Co 90). Il lie constamment calendrier liturgique et résultat militaire (Co 254). Ces sacrifices ne peuvent avoir été vain (Ca 478), le sang versé est une rosée féconde (Ca 294). Conseil parle d'holocauste (94), d'immolation, de « paiement » (256) et de rachat (257). « Beaucoup d'entre nous tomberont pour la cause sainte, mais c'est à ce prix que nous avons l'appui de Dieu et je crois que mourir là c'est avoir son Amour aussi » (Co 305).
- 6 Conseil et Cabaret témoignent des difficultés de mener une vie religieuse en respectant le calendrier des fêtes et en réalisant les devoirs de tous bons prêtres. Dire sa messe tous les jours ne leur est pas toujours possible. Ils sont convaincus de la force protectrice de la prière, mais aussi des médailles du Sacré-Cœur ou de la Vierge, ainsi que du hasard ou de la veine (Ca 280, carnet du 13 septembre 1914, Co). Ils s'en

remettent à Dieu. Après les combats d'Artois et de Champagne, Conseil trouve la mort dans l'offensive de la Somme. La veille du combat, il rédige des prières dont une appelant à la victoire : « Sacré Cœur de Jésus, donnez-nous de vaincre aujourd'hui, que nous luttons dans nos corps et dans nos âmes pour notre France, votre terre choisie et le Royaume de votre Mère » (Co 315). Dans une autre prière du 3 septembre 1916, Conseil réaffirme sa foi et son sacrifice, consommé le lendemain : « Ô mon Dieu, à la veille de la nouvelle action qui se prépare, je me donne tout entier à vous » (Co 330). Entre amour de Dieu et amour de la France, il est l'un des 3101 prêtres et séminaristes morts au front.

- 7 Le champ de bataille est un chemin de croix (Ca 508), car la guerre est « impie » (Co 90). Elle démontre surtout le besoin de religion et la faillite des idées contemporaines de progrès : « En face de la mort brutale, le matérialisme n'est plus de mise, tout de suite les plus éloignés arrivent au spirituel. Comment demander à des hommes de se sacrifier si on ne leur permet pas de croire à une autre vie ? » (12 février 1915, Ca 167). Il note le 20 février 1915 : « La guerre actuelle n'aura-t-elle pas été une terrible leçon pour les peuples, montrant à tous la nécessité sociale de la foi à l'idéal, à la justice, au droit, au devoir ? » (Ca 172). Conseil reconnaît aussi la force de la foi : « Oh, qu'il est beau le don de la foi ! Il m'a fallu venir sur les champs de bataille pour en goûter les joies et les consolations » (Co 113). Cabaret a néanmoins conscience des limites de l'impact religieux de la guerre. Si en 1914, la guerre réveille la foi, sa durée émousse ce réveil religieux. « La guerre est une rude école qui ouvre bien des yeux et bien des cœurs [...]. De cette lutte de conscience se dégage presque toujours une bonne résolution tant il est rare qu'au fond du cœur humain ne reste pas une étincelle de foi avec le désir de revenir au bien », écrit-il le 25 novembre 1914 (108 et 208). À la Pâque 1917, il ne compte que 180 communiant sur 410 soldats (535). Quant à sa paroisse, Sainte-Sabine-sur-Longève, si elle se tient encore bien en 1915, « je m'en irai avec cette consolation de savoir qu'en mon absence ma paroisse n'aura pas trop souffert, que les enfants auront appris à prier, que le catéchisme leur a été enseigné » (Ca 264). L'ambiance chrétienne se dégrade ensuite : « Que la guerre aura engendré de misères, surtout d'ordre moral ! », note-t-il le 23 mai 1916 (Ca 353). Il ajoute un an après : « Je constate que l'absence d'un prêtre dans la paroisse a été cause de mauvaises habitudes, de désordres que sa seule présence eût peut-être empêchés. Il y a un laisser-aller, un amoindrissement du sens moral, qui donnent envie de pleurer. Mais allez donc surnaturaliser le cœur de paysans qui ne voient dans la guerre qu'un regain d'affaires et chez qui la possession de l'or prime toutes les richesses ! » (5-12 mars 1917, Ca 458). Le réveil religieux ne dure pas. Il se brise sur les horreurs de la guerre, mais aussi sur l'habitude du conflit. « Chaque jour de guerre, chaque jour de consentement à la guerre accoutume davantage l'esprit des hommes au vieil usage qu'est la guerre. », écrit Léon Werth. L'Église n'engrange pas les fruits de son engagement et de son soutien, sans faille, au conflit. La guerre bouscule le processus de détachement religieux, mais ne l'entrave pas. Si des soldats ont trouvé dans le catholicisme, ou plus largement la foi et les ferveurs, des éléments pour supporter le conflit, le prestige retrouvé par les Églises, pendant le conflit, ne produit aucun gain pastoral ou spirituel après la guerre.